

CHAPITRE XXX

César, de retour à Rome, s'en voulait d'y être revenu, et, peu de jours après, il brûla de nouveau du désir de partir pour l'Achaïe. Il publia même un édit pour annoncer que son absence serait de courte durée et que les affaires publiques n'auraient pas à en souffrir. Puis, en compagnie des augustans, parmi lesquels se trouvait Vinicius, il se rendit au Capitole pour y sacrifier aux dieux et les remercier d'avoir favorisé son voyage. Mais le lendemain, le tour venu de visiter le sanctuaire de Vesta, un incident se produisit qui modifia tous les projets de César. Il ne croyait pas aux dieux, mais les craignait. La mystérieuse Vesta surtout le remplissait d'effroi. À la vue de cette divinité et du feu sacré, ses cheveux se dressèrent tout à coup, ses mâchoires se contractèrent, un frisson courut par tous ses membres, il chancela et tomba entre les bras de Vinicius qui, par hasard, se trouvait derrière lui. On le fit sortir du temple et on le transporta sur-le-champ au Palatin, où il revint bientôt à lui ; mais néanmoins, il dut garder le lit toute la journée. Au grand étonnement de tous les assistants, il déclara qu'il se décidait à remettre son voyage à plus tard, la divinité l'ayant secrètement mis en garde contre toute hâte. Une heure après, on proclamait publiquement partout dans Rome que César, voyant les visages attristés des citoyens et pénétré pour ceux-ci de ce même amour qu'un père a pour ses enfants, resterait parmi eux afin de partager leurs joies ou leurs peines. Le peuple, fort heureux de ce contreordre, qui lui assurait des jeux et des distributions de blé, s'assembla en foule devant la porte Palatine, pour acclamer le divin César. Lui, qui jouait aux dés avec des augustans, s'arrêta :

« Oui, dit-il, il faut attendre. L'Égypte et la souveraineté de l'Orient ne peuvent m'échapper, suivant les prophéties, et consé-

quemment, l'Achaïe non plus. Je ferai percer l'isthme de Corinthe et nous élèverons en Égypte des monuments auprès desquels les pyramides ne seront que jouets d'enfants. Je ferai édifier un sphinx sept fois plus grand que celui qui, près de Memphis, contemple le désert, et je lui ferai donner mes traits. Les siècles futurs ne parleront plus que de ce monument et de moi.

– Par tes vers tu t'es déjà érigé un monument non pas sept, mais trois fois sept fois plus imposant que la pyramide de Chéops, dit Pétrone.

– Et par mon chant ? demanda Néron.

– Ah ! si l'on était capable de t'élever, comme à Memnon, une statue qui puisse faire entendre ta voix au lever du soleil, durant des milliers de siècles les mers qui bordent l'Égypte se couvriraient de navires chargés de multitudes qui viendraient, des trois parties du monde, pour écouter ton chant.

– Hélas ! qui donc est capable d'une telle œuvre ? soupira Néron.

– Mais tu peux faire tailler dans le basalte un groupe où tu serais représenté conduisant un quadrigé.

– C'est vrai ! Ainsi je ferai.

– Ce sera un cadeau à l'humanité.

– De plus, en Égypte, j'épouserai la Lune qui est veuve, et alors je serai vraiment un dieu.

– Et tu nous donneras pour femmes des étoiles, et nous formerons une constellation nouvelle qui sera dénommée la constellation de Néron. Tu marieras Vitellius avec le Nil, pour qu'il enfante des hippopotames. Donne le désert à Tigellin, il y sera roi des chacals...

– Et à moi, que me réserves-tu ? demanda Vatinius.

– Que le bœuf Apis te protège ! À Bénévent, tu nous as gratifiés de jeux si splendides que je ne saurais te vouloir du mal : confectionne une paire de chaussures pour le sphinx, dont les pattes s'engourdissent, la nuit, au moment des rosées. Tu en feras aussi pour les colosses alignés devant les temples. Chacun trouvera là-bas l'emploi de ses aptitudes. Par exemple, Domitius Afer, dont la probité est indiscutable, sera trésorier. Je suis ravi, César, que tes rêves te portent vers l'Égypte, mais je m'attriste que tu diffères d'y aller. »

Néron répondit :

« Vos yeux de mortels n'ont rien vu, parce que la divinité reste invisible pour qui lui plaît. Sachez que, dans le temple, Vesta elle-même a surgi à mon côté et m'a glissé à l'oreille : "Retarde ton voyage." Cela a été si brusque que j'en ai été terrifié, en dépit de la reconnaissance que je devais aux dieux pour une protection aussi manifeste.

– Nous avons tous été terrifiés, déclara Tigellin, et la vestale Rubria a perdu connaissance.

– Rubria ! s'écria Néron, quelle gorge neigeuse !

– Mais elle aussi a rougi à ta vue, divin César !

– Oui ! je l'ai remarqué également. C'est étrange ! Une vestale ! Il y a quelque chose de divin dans chaque vestale, et Rubria est fort belle. »

Il réfléchit un instant et demanda :

« Dites-moi pourquoi les humains craignent Vesta plus que les autres divinités ? Pour quelle raison ? Moi-même, pontife suprême, j'ai été pris de peur. Il me souvient seulement que j'ai défailli et que j'aurais roulé à terre si quelqu'un ne m'avait soutenu. Qui était-ce ?

– Moi, répondit Vinicius.

– Ah ! toi, "sévère Arès" ? Pourquoi n'es-tu pas venu à Bénévènt ? Tu étais malade, m'a-t-on dit, et, de fait, tu es changé. Oui, j'ai entendu parler que Croton avait voulu t'assassiner. Est-ce vrai ?

– Oui ; et il m'a cassé un bras, mais je me suis défendu.

– Avec ton bras cassé ?

– J'ai été aidé par certain Barbare, plus fort que Croton. »

Néron le regarda avec surprise.

« Plus fort que Croton ! Tu plaisantes, sans doute ? Croton était le plus fort de tous, et maintenant c'est Syphax, l'Éthiopien.

– Je te dis, César, ce que j'ai vu de mes propres yeux.

– Où donc est cette perle ? N'est-il pas devenu roi du bocage de Nemora ?

– Je l'ignore, César, je l'ai perdu de vue.

– Et tu ne sais même pas de quelle nation il est ?

– J'avais le bras cassé et ne pensais guère à le questionner.

– Cherche-le-moi. »

Tigellin intervint :

« Je vais m'en occuper, moi. »

Mais Néron continua de s'adresser à Vinicius :

« Merci de m'avoir soutenu. J'aurai pu me briser la tête en tombant. Autrefois tu faisais un bon compagnon, mais depuis la guerre, depuis que tu as servi sous Corbulon, tu es devenu sauvage et je ne te vois plus que rarement. »

Après un court silence, il reprit :

« Et comment se porte cette jeune fille... aux hanches étriquées... dont tu étais amoureux et que j'ai retirée pour toi de chez les Aulus ? »

Vinicius se troubla, mais Pétrone vint aussitôt à la rescousse.

« Je parie, Seigneur, qu'il l'a oubliée, dit-il. Tu vois son trouble ? Demande-lui donc combien il en a eu depuis ; et je doute qu'il puisse répondre à ta question. Les Vinicius sont de vaillants soldats, mais des coqs meilleurs encore. Il leur faut toute une basse-cour. Punis-le, Seigneur, en ne l'invitant pas à la fête que Tigellin promet de nous donner, en ton honneur sur l'étang d'Agrippa.

– Non, je ne ferai pas cela. J'ai confiance en Tigellin et bon espoir que la basse-cour sera bien pourvue.

– Les Charites pourraient-elles manquer là où sera l'Amour lui-même ? » répliqua Tigellin.

Mais Néron dit :

« L'ennui me ronge ! La volonté de la déesse m'oblige à rester dans Rome, que j'exècre. Je partirai pour Antium. J'étouffe dans ces quartiers étroits, parmi ces maisons branlantes et ces ruelles infectes. Un air empesté parvient jusqu'ici, jusque dans ma maison, jusque dans mes jardins. Ah ! si un tremblement de terre détruisait Rome, si dans sa colère quelque dieu la nivelait au ras du sol, je vous montrerais alors comment on doit bâtir une ville, tête du monde et ma capitale.

– César, observa Tigellin, tu as dit : "Si, dans sa colère, quelque dieu détruisait la ville", c'est bien cela ?

– Oui ! Et après ?

– N'es-tu donc pas un dieu ? »

Néron ébaucha un geste de lassitude, puis :

« Nous verrons ce que tu vas nous organiser sur l'étang d'Agrippa ; ensuite, je partirai pour Antium. Vous tous, vous êtes

mesquins, et vous ne comprenez pas que j'ai besoin de ce qui est grand. »

Il ferma à demi les yeux, en signe qu'il voulait se reposer ; les augustans se retirèrent les uns après les autres. Pétrone sortit avec Vinicius et lui dit :

« Te voilà donc convié à la fête. Barbe-d'Airain a renoncé au voyage ; en revanche, il fera plus de folies que jamais, et se conduira dans la ville comme dans sa propre maison. Cherche dans les folies, toi aussi, la distraction et l'oubli. Que diable ! nous qui avons soumis l'univers, nous sommes en droit de nous amuser. Toi, Marcus, tu es un fort beau garçon, et j'attribue en partie à cela ma faiblesse à ton égard. Par Diane d'Éphèse ! si tu pouvais voir tes sourcils d'un seul arc et ta figure resplendissante du vieux sang des Quirites ! Auprès de toi, les autres n'ont l'air que d'affranchis. Oui, n'était cette doctrine sauvage, Lygie serait chez toi à cette heure. Essaye encore de me prouver que ces chrétiens ne sont pas les ennemis de la vie et des hommes... Sois-leur reconnaissant de leurs bons procédés envers toi ; mais, à ta place, je détesterais cette doctrine et chercherais le plaisir là où il se trouve. Tu es beau, je te le répète, et les divorcées fourmillent dans Rome.

– Une seule chose m'étonne, c'est que tu ne sois pas encore fatigué de tout cela, répliqua Vinicius.

– Et qui te l'a dit ? J'en suis fatigué depuis longtemps, mais j'ai plus d'ans que toi. En outre, j'ai des goûts que tu n'as pas. J'aime les livres que tu n'aimes pas, la poésie qui t'ennuie, les vases, les gemmes, et nombre de choses que tu ne regardes même pas ; j'ai des douleurs rénales, que tu n'as pas ; enfin, j'ai Eunice, et tu n'as rien de pareil... Je me complais parmi les chefs-d'œuvre ; on ne fera jamais de toi un esthète. Je sais ne devoir rien trouver dans la vie de meilleur que ce que j'y ai trouvé, et toi, tu en es encore à espérer et à chercher quelque chose. Si la mort venait frapper à ta porte, tu serais étonné, malgré ton courage et tes chagrins, d'être obligé de quitter déjà la terre, tandis que moi, sachant par expérience qu'il n'est pas de fruits au monde auxquels je n'aie goûté, j'accepterais cette fin inévitable. Rien ne me presse, mais je ne me ferai pas non plus tirer l'oreille. Je m'efforcerai seulement de vivre gaiement jusqu'au bout : seuls, sur cette terre, les sceptiques sont gais. À mon avis, les stoïciens sont des sots, mais tout au

moins le stoïcisme trempe les caractères, tandis que tes chrétiens apportent au monde la tristesse, qui est à la vie ce que la pluie est à la nature. Sais-tu ce que j'ai appris ? Pour les fêtes que donnera Tigellin, on élèvera sur les bords de l'étang d'Agrippa des lupanars où figureront les femmes des premières familles de Rome. Ne s'en trouvera-t-il pas une assez belle pour te consoler ? Il y aura même des vierges, dont ce sera le début dans le monde... comme des nymphes. Tel est notre Empire romain... Il fait chaud déjà : le vent du midi réchauffera les eaux et ne fera pas frissonner les corps nus. Et toi, Narcisse, sache bien que pas une seule ne sera capable de te repousser, pas une – fût-elle vestale. »

Vinicius se frappa le front, comme un homme toujours hanté d'une idée fixe.

« Est-ce de la chance que je sois tombé sur l'unique exception !... »

– Et qui l'a faite ainsi, sinon les chrétiens ? Mais des gens qui ont la Croix pour symbole ne sauraient être autrement. Écoute-moi : La Grèce était belle et elle a enfanté la sagesse du monde ; nous, nous avons enfanté la force ; que peut, selon toi, enfanter cette doctrine ? Si tu le sais, éclaire-moi ; car par Pollux ! je ne m'en doute même pas. »

Vinicius haussa les épaules :

« On dirait que tu as peur de me voir devenir chrétien. »

– J'ai peur que tu ne gâches ton existence. Si tu ne peux être la Grèce, sois Rome : gouverne et jouis. Si nos folies ont un certain sens, c'est justement parce que cette idée s'y fait jour. Je méprise Barbe-d'Airain qui singe les Grecs ; s'il se disait Romain, je reconnaîtrais qu'il a raison de se permettre des folies. Si tu trouves un chrétien en rentrant chez toi, promets-moi de lui tirer la langue. Si, par hasard, c'était le médecin Glaucos, il n'en serait pas même étonné. Au revoir, sur l'étang d'Agrippa ! »

CHAPITRE XXXI

Les prétoriens cernaient les bosquets sur les berges de l'étang d'Agrippa pour empêcher que la trop grande foule des curieux gênât César et ses invités. Il était notoire, en effet, que toute l'élite de la fortune, de l'intelligence et de la beauté prendrait part à cette fête sans précédents dans les annales de la Ville. Tigellin voulait dédommager César du voyage en Achaïe et surpasser tous ceux qui l'avaient précédé dans l'organisation des réjouissances en l'honneur de Néron. Déjà, tandis qu'il l'accompagnait à Naples et à Bénévent, il avait dans ce but expédié des ordres pour qu'on fit venir des contrées les plus lointaines du monde des animaux, des poissons rares, des oiseaux et des plantes, sans oublier les vases et les étoffes qui ajouteraient à la magnificence du festin. Cette folle entreprise absorbait les revenus de provinces entières ; mais le puissant favori ne regardait pas à la dépense. Son influence était en hausse. Peut-être Tigellin n'était-il pas plus agréable à Néron que les autres augustans, mais il se rendait chaque jour plus indispensable. Pétrone, infiniment supérieur par ses manières distinguées, son intelligence, son esprit, savait, en dissertant, mieux divertir César, mais, pour son malheur, il l'éclipsait et provoquait sa jalousie. De plus, il ne se résignait pas à être un instrument aveugle et, dans les questions de goût, César redoutait ses appréciations, tandis qu'il se sentait à l'aise avec Tigellin. Le seul surnom d'arbitre des élégances dévolu à Pétrone froissait l'amour-propre de Néron. Qui donc y avait droit, sinon lui-même ? Tigellin avait assez de bon sens pour se rendre compte de ce qui lui manquait et, se sachant inapte à rivaliser avec Pétrone, Lucain, et tous ceux que distinguaient la naissance, les talents ou le savoir, il avait résolu de les surpasser en servilité et par un luxe qui étonnerait Néron lui-même.

Il avait donc fait dresser les tables du festin sur un gigantesque radeau construit de poutres dorées. Les parapets en étaient ornés de magnifiques coquillages irradiés de toutes les nuances de l'arc-en-ciel et pêchés dans la mer Rouge et dans l'océan Indien ; les bords disparaissaient sous des massifs de palmes, de lotus et de roses, dissimulant des fontaines parfumées, des statues de dieux, des cages d'or ou d'argent remplies d'oiseaux multicolores. Au centre s'élevait une immense tente, ou plutôt, afin de ne pas borner la vue, un velum de pourpre syrienne, soutenu par des colonnettes d'argent ; sous ce velum, resplendissaient comme un soleil des tables surchargées de verrerie d'Alexandrie, de cristaux et de vases précieux, fruit de pillages en Italie, en Grèce et en Asie Mineure. Sous ces plantes amoncelées, le radeau semblait une île fleurie, reliée par des cordages d'or et de pourpre à des barques en forme de poissons, de cygnes, de mouettes, de flamants ; et dans ces barques aux rames polychromes étaient assis, nus, des rameurs et des rameuses, au corps harmonieux, au visage de beauté parfaite, les cheveux tressés à l'orientale ou maintenus par des résilles d'or.

Lorsque Néron, avec Poppée et les augustans, eut mis le pied sur le radeau principal et pris place sous la tente de pourpre, les barques glissèrent, les rames frappèrent l'eau, les cordages se tendirent, et le radeau emportant festin et convives démarra en décrivant un cercle sur la surface de l'étang. Des radeaux plus petits et des barques l'escortaient, chargés de joueuses de cithare et de harpe, dont les corps rosés, entre l'azur du ciel et celui de l'eau, dans le rayonnement d'or des instruments, semblaient absorber azur et reflets, changer de nuances et s'épanouir comme des fleurs.

De fantastiques embarcations, dissimulées dans les taillis de la rive, parvenaient les accords de la musique et du chant. La contrée entière résonna, les bosquets résonnèrent ; le son des cors et des trompes se répercuta en échos. César lui-même, entre Poppée et Pythagore, admirait, et quand, entre les barques, nagèrent de jeunes esclaves transformées en sirènes et couvertes d'un filet vert qui simulait des écailles, il ne marchand pas ses éloges à Tigellin. Par habitude, il regardait Pétrone, afin de connaître l'avis de l'« arbitre » ; mais celui-ci restait indifférent, et ce fut seulement à une interrogation directe qu'il répondit :

« Je pense, Seigneur, que dix mille vierges nues font moins d'impression qu'une seule. »

Néanmoins, l'imprévu du « festin flottant » plut à César. On servit des mets qui eussent frappé même l'imagination d'Apicius, et tant de vins différents qu'Othon, chez qui on pouvait en boire de quatre-vingts crus, eût de honte disparu sous l'eau en constatant une telle profusion. Outre les femmes, il n'y avait que des augustans couchés autour de la table. Et Vinicius les éclipsait tous par sa beauté. Naguère, sa tournure et son visage étaient trop d'un soldat de carrière ; à présent, les chagrins intimes et la souffrance physique avaient affiné ses traits, comme si la main délicate d'un statuaire y eût passé. Son teint avait perdu son ancien hâle, tout en conservant le reflet doré du marbre de Numidie. Ses yeux étaient devenus plus grands et plus tristes. Son torse avait gardé ses formes puissantes, faites pour la cuirasse, mais sur ce torse de légionnaire se haussait une tête de dieu grec, ou pour le moins de patricien de vieille souche, une tête à la fois délicate et superbe. Pétrone avait fait preuve d'expérience en lui affirmant que pas une seule des augustanes ne saurait lui être rebelle. Toutes le contemplaient avec admiration, y compris Poppée et la vestale Rubria, invitée par César au festin.

Les vins frappés de neige des montagnes ne tardèrent pas à échauffer les têtes et les cœurs. Des taillis riverains se détachaient sans cesse de nouvelles barques en forme de sauterelles et de libellules. Le miroir azuré de l'étang paraissait semé de pétales ou de papillons multicolores. Au-dessus des barques voletaient, retenus par des fils bleus ou argentés, des colombes et des oiseaux de l'Inde et de l'Afrique. Le soleil avait déjà parcouru un long trajet dans le ciel et cette journée de mai était étonnamment chaude, presque brûlante. L'étang ondulait sous le choc des rames qui frappaient l'eau au rythme de la musique. Pas un souffle de vent, les bosquets restaient immobiles, comme fascinés eux-mêmes par ce spectacle. Le radeau glissait toujours avec sa cargaison de convives de plus en plus ivres et de plus en plus bruyants. On n'était pas encore à moitié du festin que déjà l'ordre était rompu. César avait donné l'exemple ; s'étant levé, il avait pris la place de Vinicius à côté de Rubria et il s'était mis à chuchoter à l'oreille de la vestale. Vinicius se trouva près de Poppée, qui bientôt lui tendit son bras

en le priant de raccrocher son bracelet détaché. La main du tribun tremblait quelque peu ; Poppée, à travers ses longs cils abaisés, coula vers lui un regard confus et secoua sa chevelure d'or, comme pour montrer une hésitation.

Cependant le disque rouge et agrandi du soleil descendait derrière les cimes des arbres. Presque tous les invités étaient ivres. Maintenant le radeau côtoyait les rives ; parmi les arbustes fleuris, des groupes d'hommes déguisés en faunes ou en satyres jouaient de la flûte, du chalumeau ou du tympanon ; des jeunes filles glissaient, costumées en nymphes, en dryades et en hamadryades. Enfin, de la tente principale, le crépuscule fut salué de cris en l'honneur de la Lune, et soudain des milliers de lampes illuminèrent les bosquets.

Des lupanars, établis le long du rivage, jaillirent des torrents de lumière ; sur les terrasses apparurent de nouveaux groupes : c'étaient, toutes nues, les épouses et les filles des premières familles de Rome, De la voix et du geste elles appelaient les convives. Enfin le radeau aborda ; César et les augustans se ruèrent à travers les bosquets, envahirent les lupanars, les tentes, les grottes artificielles d'où jaillissaient des sources et des fontaines. Le délire était universel ; on ne savait ce qu'était devenu César, on ne savait qui était sénateur, guerrier, danseur ou musicien. Les satyres et les faunes criaient en poursuivant les nymphes. Les lampes étaient éteintes à coups de thyrsa, certaines parties des bosquets plongeant dans l'obscurité. Mais partout on entendait des cris stridents, des rires ; ici des murmures, là des souffles haletants. Assurément, Rome n'avait jamais rien vu de semblable.

Vinicius n'était pas ivre comme au festin donné dans le palais de César et auquel avait assisté Lygie, mais tout ce qui se passait l'avait ébloui et enivré ; lui aussi ressentait enfin la fièvre du plaisir. Il s'élança dans le bois, se rua avec les autres pour faire son choix parmi les dryades. À chaque instant, de nouvelles bandes passaient devant lui serrées de près par des faunes, des sénateurs, des guerriers. Enfin, il aperçut un groupe de jeunes femmes conduites par une Diane ; il bondit de leur côté pour voir de plus près la déesse, et soudain son cœur cessa de battre. Dans cette déesse au croissant, il lui avait semblé reconnaître Lygie.

Elles l'entourèrent d'une sarabande, puis, pour l'exciter à les poursuivre, elles s'enfuirent comme un troupeau de biches. Et

bien que cette Diane ne fût pas Lygie et n'eût avec elle aucune ressemblance, il restait là, le cœur palpitant, tout ému.

Il ressentit subitement, d'être loin de Lygie, une tristesse immense, et jusqu'alors inéprouvée, et son amour, telle une puissante vague, inonda de nouveau son cœur. Jamais elle ne lui avait paru plus pure, ne lui avait été plus chère, que dans ce bois de démente et de sauvage débauche. L'instant d'avant, lui-même avait eu la tentation de boire à ce calice, de prendre sa part de l'orgie. Maintenant, il n'éprouvait plus que de la répulsion. Le dégoût l'étouffait ; il fallait à sa poitrine de l'air pur, à ses yeux des étoiles qui ne fussent point cachées par les rameaux de ces bosquets étranges, et il résolut de fuir. Mais il avait fait à peine quelques pas que surgit devant lui la silhouette d'une femme voilée ; deux mains s'accrochèrent à ses épaules et une voix ardente murmura :

« Je t'aime !... Viens ! Nul ne nous verra : hâte-toi ! »

Vinicius fut comme tiré d'un songe :

« Qui es-tu ? »

Mais elle, pressée contre sa poitrine, insistait :

« Hâte-toi ! Vois comme tout est désert ici, et moi je t'aime ! Viens.

– Qui es-tu ? répéta Vinicius.

– Devine !... »

Elle attira à elle la tête de Vinicius, et, à travers son voile, lui pressa ses lèvres sur les lèvres, jusqu'à en perdre le souffle.

« Nuit d'amour !... Nuit de folie ! balbutia-t-elle, haletante. Aujourd'hui, tout est permis : prends-moi. »

Mais ce baiser le brûlait et l'emplissait d'un nouveau dégoût. Son âme et son cœur étaient ailleurs, et rien au monde n'existait pour lui que Lygie.

Il repoussa la forme voilée :

« Qui que tu sois, j'en aime une autre et je ne veux pas de toi. »

Mais elle, la tête penchée vers lui :

« Lève mon voile... »

À ce moment, un bruissement passa dans les myrtes voisins ; l'inconnue disparut comme un rêve et l'on ne perçut, dans le lointain, que son rire étrange et méchant.

Pétrone se dressa devant Vinicius.

« J'ai entendu et j'ai vu », dit-il.

Vinicius lui répondit :

« Allons-nous-en... »

Ils dépassèrent les lupanars étincelants de feux, les bosquets, le cordon des prétoriens à cheval, et ils regagnèrent leurs litières.

« Je m'arrêterai chez toi », dit Pétrone.

Ils montèrent dans la même litière et gardèrent le silence. Ce fut seulement dans l'atrium de Vinicius que Pétrone demanda :

« Sais-tu qui c'était ?

– Rubria ? interrogea Vinicius, effrayé à la seule pensée que Rubria était une vestale.

– Non.

– Qui, alors ? »

Pétrone baissa la voix :

« Le feu de Vesta a été profané : Rubria était avec César. Mais celle qui t'a parlé... »

Et plus bas :

« Diva Augusta. »

Puis, après un silence :

« César, reprit Pétrone, n'a pas su dissimuler devant elle son violent désir de posséder Rubria, et peut-être qu'elle a voulu se venger. J'ai donné l'alarme, parce que si, ayant reconnu l'Augusta, tu l'avais repoussée, c'était te perdre sans rémission, toi, Lygie, et moi aussi peut-être. »

Vinicius éclata :

« J'en ai assez de Rome, de César, des fêtes, d'Augusta, de Tigellin et de vous tous ! J'étouffe ! Je ne puis vivre ainsi ! Je ne le puis ! Comprends-tu ?

– Tu perds la tête, tu perds tout bon sens et toute mesure, Vinicius !

– Je n'aime qu'elle au monde.

– Et alors ?

– Alors, je ne veux pas d'autre amour, je ne veux pas de votre façon de vivre, de vos festins, de vos débauches et de vos crimes !

– Qu'as-tu enfin ? Es-tu donc chrétien ? »

Le jeune homme pressa sa tête entre ses mains avec désespoir, en répétant :

« Pas encore ! Pas encore ! »

CHAPITRE XXXII

Pétrone regagna sa demeure en haussant les épaules, et fort mécontent. Il s'apercevait que Vinicius et lui avaient cessé de parler le même langage. Jadis, il avait sur le jeune guerrier une grande influence. Il lui servait de modèle en tout. Souvent il lui avait suffi de quelques mots ironiques pour retenir Vinicius ou pour le pousser à l'action. Aujourd'hui, cette influence avait totalement disparu et Pétrone n'essayait même plus des anciens moyens, certain que son esprit et son ironie glisseraient sans rien laisser sur la cuirasse dont l'amour et le contact avec ce monde chrétien si incompréhensible avaient enveloppé l'âme de Vinicius. Le sceptique expérimenté qu'il était comprenait qu'il avait perdu la clef de cette âme. Cela lui était désagréable et lui inspirait en même temps des craintes encore augmentées par les événements de cette dernière nuit.

« Si ce n'est de la part d'Augusta un caprice passager, mais une passion plus forte, songeait Pétrone, alors, ou bien Vinicius ne pourra s'y dérober, et dans ce cas le moindre incident peut le perdre ; ou bien il résistera – ce à quoi on peut s'attendre à présent de sa part – et alors il est perdu sans retour, et avec lui moi aussi peut-être, ne fût-ce qu'en raison de notre parenté, et aussi parce que Augusta, irritée contre toute la famille, mettra son influence au service de Tigellin... »

D'une façon comme de l'autre, tout allait mal. Pétrone était courageux et ne redoutait pas la mort ; mais, n'en attendant rien, il ne croyait pas utile de la provoquer. Réflexion faite, il décida qu'il était beaucoup plus sûr de faire voyager Vinicius. « Ah ! si au surplus il pouvait lui donner Lygie, avec quelle joie il le ferait ! » Cependant, même sans cela, il espérait persuader Vinicius. Il

ferait courir au Palatin le bruit que le jeune tribun était malade et il écarterait ainsi le danger qui les menaçait l'un et l'autre. En somme, l'Augusta ne savait pas si Vinicius l'avait reconnue, et jusqu'à présent, rien n'avait trop blessé son amour-propre. Mais il fallait prendre des précautions pour l'avenir. Pétrone voulait avant tout gagner du temps : il sentait bien que, César allant en Achaïe, Tigellin, complètement ignorant des choses de l'art, serait relégué au second plan et perdrait son prestige. En Grèce, Pétrone était assuré de la victoire sur tous ses rivaux.

En attendant, il décida de surveiller Vinicius et de l'amener à partir. Même, durant un certain temps, il pensa que s'il obtenait de César un édit chassant les chrétiens de Rome, Lygie quitterait la ville avec ses coreligionnaires, et Vinicius la suivrait, sans qu'on eût besoin de l'y pousser.

C'était chose possible. Il n'y avait pas si longtemps qu'après des troubles provoqués par la haine des Juifs contre les chrétiens, Claude, ne sachant distinguer les uns des autres, avait expulsé les Juifs. Pourquoi Néron n'expulserait-il pas aujourd'hui les chrétiens ? Cela ferait de la place dans Rome.

Depuis le fameux « festin flottant », Pétrone voyait tous les jours Néron, soit au Palatin, soit dans d'autres maisons. Il était facile de lui insinuer cette idée, car César ne repoussait jamais les conseils de mort et de destruction. Pétrone arrêta donc tout un plan d'action : il donnerait un banquet chez lui et déciderait César à publier l'édit. Il avait même l'espoir justifié que César lui en confierait l'exécution. Alors, il expédierait Lygie, avec tous les égards dus à l'élue de Vinicius, à Baïes par exemple, où ils n'auraient qu'à s'aimer et à jouer aux chrétiens tout à leur aise.

Il voyait assez souvent Vinicius, autant parce que, malgré tout son égoïsme de Romain, il ne pouvait se détacher de lui, que pour le décider à voyager. Vinicius se faisait passer pour malade et ne se montrait pas au Palatin, où chaque jour un projet en remplaçait un autre.

Enfin, Pétrone entendit César lui-même annoncer que dans trois jours on partirait pour Antium. Dès le lendemain, il alla en aviser Vinicius.

Celui-ci lui montra la liste, apportée le matin même, par un affranchi de César, des personnes invitées à Antium.

« Mon nom y figure, dit-il, et le tien aussi. En rentrant, tu trouveras chez toi pareille liste.

– Si je n’étais pas du nombre des invités, répondit Pétrone, je n’aurais qu’à attendre mon arrêt de mort, et je n’y compte pas avant le voyage en Achaïe. J’y serai trop utile à Néron. »

Puis il parcourut la liste et ajouta :

« À peine nous voici de retour qu’il faut déjà quitter la maison et se traîner à Antium. Mais qu’y faire ? Ce n’est pas seulement une invitation, c’est aussi un ordre.

– Et si quelqu’un désobéissait ?

– Il recevrait une invitation d’un autre genre : celle de se mettre en route pour un voyage sensiblement plus long, d’où l’on ne revient pas. Quel dommage que, suivant mon conseil, tu ne sois pas parti quand il en était temps encore ! Te voilà forcé d’aller à Antium.

– Me voilà forcé d’aller à Antium... Tu vois bien dans quels temps nous vivons et que nous sommes de lâches esclaves !

– Tu t’en aperçois seulement aujourd’hui ?

– Non, mais, vois-tu, tu as voulu me prouver que la doctrine chrétienne était ennemie de la vie, qu’elle enchaînait les hommes. Est-il des chaînes plus pesantes que celles que nous supportons ! Tu disais : la Grèce a enfanté la sagesse et la beauté, Rome la force. Où est notre force ?

– Appelle Chilon. Je n’ai, moi, aucune envie de philosopher aujourd’hui. Par Hercule ! ce n’est pas moi qui ai créé ces temps-ci, et je n’en suis pas responsable... Parlons d’Antium. Sache qu’un grand danger t’y attend et que, peut-être, mieux vaudrait pour toi, au lieu d’y aller, lutter contre cet Ursus qui étouffa Croton. Et quand même, tu ne peux t’en dispenser. »

Vinicius eut un geste nonchalant :

« Un danger ! Nous errons parmi les ténèbres de la mort, et à chaque minute une tête sombre dans ces ténèbres.

– Me faut-il t’énumérer tous ceux qui eurent un peu de bon sens et qui, pour ce motif, malgré Tibère, Caligula, Claude et Néron, ont vécu jusqu’à quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans ? Ainsi Domitius Afer. Il a vieilli tranquille, quoiqu’il eût été toute sa vie fripon et scélérat.

– C’est peut-être pour cela, peut-être pour cela même », répliqua Vinicius.

Puis il examina la liste et repartit :

« Tigellin, Vatinius, Sextus Africanus, Aquilinus Regulus, Suilius Nerulinus, Eprius Marcellus, et cætera ! Quelle collection de gredins et de bandits !... Et dire que c'est là ce qui gouverne le monde !... Ne devraient-ils pas plutôt promener à travers les petites villes quelque divinité égyptienne ou syriaque, grincer du sistre et gagner leur vie comme diseurs de bonne aventure et comme jongleurs ?...

– Ou exhiber des sujets savants, des chiens calculateurs ou des ânes flûtistes, ajouta Pétrone. Tout cela est juste, mais parlons de choses plus graves. Écoute avec attention. J'ai raconté au Palatin que tu étais malade et ne pouvais quitter la maison ; or, ton nom se trouvant sur la liste, c'est la preuve que quelqu'un ne m'a pas cru et a insisté pour t'y faire inscrire. Néron n'y attachait aucune importance, car tu n'es pour lui qu'un soldat avec qui on peut parler tout au plus des courses et qui n'a aucune idée de la poésie et de la musique. Si ton nom fait partie de la liste, c'est à Poppée que tu dois cet honneur ; ce qui signifie que sa passion n'est pas un caprice passager : elle veut te conquérir.

– L'Augusta a de l'audace !

– Elle en a d'autant plus qu'elle peut se perdre sans retour. Puisse Vénus lui inspirer au plus tôt un autre amour ! Mais tant qu'elle te désirera, il te faudra être extrêmement prudent. Barbed'Airain commence à se lasser d'elle. Aujourd'hui, il lui préfère Rubria ou Pythagore ; mais, son amour-propre aidant, sa vengeance contre vous serait terrible.

– Dans le bosquet, j'ignorais que ce fût elle ; toi, qui as écouté, tu sais quelle fut ma réponse : que j'en aimais une autre et que, celle-là exceptée, je ne voulais personne.

– Et moi, par tous les dieux infernaux, je t'en supplie, ne perds pas le peu de raison que t'ont laissé les chrétiens. Comment peut-on hésiter à choisir entre la possibilité et la certitude de sa perte ? Ne t'ai-je pas dit que, si tu blessais l'amour-propre d'Augusta, il n'y avait aucun salut pour toi ? Par l'Hadès ! si tu es las de la vie, ouvre-toi plutôt les veines à l'instant, ou jette-toi sur ton glaive ; car, en offensant Poppée, tu risques une mort moins douce. Jadis, on avait du moins plaisir à causer avec toi. De quoi s'agit-il au fond ? Qu'as-tu à y perdre ? En aimeras-tu moins ta Lygie ?

Souviens-toi, au surplus, que Poppée l'a vue au Palatin et qu'elle ne sera pas longue à deviner pour qui tu dédaignes des faveurs si insignes. Alors, elle la retrouvera, fût-elle cachée sous terre. Et non seulement tu causeras ta perte, mais encore celle de Lygie. Comprends-tu ? »

Vinicius écoutait, mais comme s'il eût pensé à autre chose. Il dit enfin :

« Il faut que je la voie.

– Qui ? Lygie ?

– Lygie.

– Tu sais où elle est ?

– Non.

– Alors, tu vas te remettre à la chercher dans tous les vieux cimetières et au Transtévère ?

– Je ne sais, mais il faut que je la voie.

– Bien. Quoique chrétienne, elle se montrera peut-être plus raisonnable que toi ; c'est même certain, si elle ne veut pas causer ta perte. »

Vinicius haussa les épaules.

« Elle m'a délivré des mains d'Ursus.

– En ce cas, hâte-toi, car Barbe-d'Airain ne va pas tarder à partir. Et les arrêts de mort peuvent aussi être signés à Antium. »

Mais Vinicius ne l'écoutait point : il ne songeait qu'au moyen de revoir Lygie.

Or, le lendemain, survint une circonstance qui pouvait lever toutes les difficultés. Chilon se présenta chez Vinicius à l'improviste.

Il arriva, maigre, déguenillé, la famine peinte sur le visage ; mais les serviteurs, ayant reçu jadis l'ordre de le laisser pénétrer à toute heure du jour et de la nuit, n'osèrent l'arrêter au passage. Il entra directement dans l'atrium et, se plaçant devant Vinicius, il dit :

« Que les dieux t'octroient l'immortalité et partagent avec toi l'empire du monde ! »

Sur le moment, Vinicius eut envie de le faire jeter dehors. Mais le Grec pouvait savoir quelque chose sur Lygie, et la curiosité fut plus forte que le dégoût.

« C'est toi ? demanda-t-il. Que deviens-tu ?

– Cela va mal, fils de Jupiter, répondit Chilon. La véritable vertu est une marchandise dont personne ne s'inquiète aujourd'hui et

le sage doit s'estimer heureux si, tous les cinq jours, il a de quoi acheter chez le boucher une tête de mouton et la ronger dans son taudis, en l'arrosant de ses larmes. Ah ! Seigneur, tout ce que tu m'avais donné, je l'ai dépensé à acheter des livres chez Atractus. Ensuite, on m'a volé, on m'a dévalisé ; la femme qui transcrivait mes leçons a pris la fuite, emportant le reste de ce que je devais à ta générosité. Je suis un misérable, mais à qui m'adresser, sinon à toi, Sérapis, à toi que j'aime, que j'adore et pour qui j'ai risqué ma vie ?

– Que viens-tu faire ici et qu'apportes-tu ?

– J'implore ton aide, Baal, et je t'apporte ma misère, mes larmes, mon amour, et aussi des nouvelles que j'ai recueillies pour toi. Te souviens-tu, Seigneur, qu'un jour je t'ai dit que j'avais cédé à une esclave du divin Pétrone un fil de la ceinture de la Vénus de Paphos... Je me suis informé si elle s'en était bien trouvée, et toi, fils du Soleil, qui sais tout ce qui se passe dans cette maison, tu n'ignores pas ce qu'y est maintenant Eunice. J'ai encore un autre fil pareil. Je l'ai gardé pour toi, Seigneur... »

Mais il s'interrompit en voyant la colère s'amonceler entre les sourcils de Vinicius, et, pour parer à un éclat, il s'empressa d'ajouter :

« Je sais où demeure la divine Lygie ; je te montrerai, Seigneur, la maison et la ruelle... »

Vinicius domina l'émotion provoquée en lui par cette nouvelle et demanda :

« Où est-elle ?

– Chez Linus, un ancien des prêtres chrétiens. Elle y est en compagnie d'Ursus, qui va, comme autrefois, chez un meunier du même nom que ton intendant, Demas... oui, Demas !... Ursus y travaille la nuit ; si donc on cerne la maison pendant la nuit, on ne l'y rencontrera pas... Linus est vieux, et, à part lui, il n'y a que deux femmes plus vieilles encore.

– D'où sais-tu tout cela ?

– Tu te souviens, Seigneur, que les chrétiens m'ont eu entre leurs mains et m'ont épargné. Glaucos se trompe, il est vrai, en m'accusant de son malheur. Cependant, le pauvre y croyait ; il y croit encore, et cela ne l'a pas empêché de me faire grâce. Ne t'étonne donc pas, Seigneur, que j'aie le cœur plein de gratitude.

Je suis un homme du bon vieux temps. Aussi, j'ai pensé : Faut-il donc que je néglige mes amis et mes bienfaiteurs ? Par la Cybèle de Galatie, j'en suis incapable. Au début, j'étais retenu par la crainte de voir les chrétiens mal interpréter mes intentions ; mais l'affection que je leur ai vouée a banni toute cette crainte, et ce qui m'a surtout encouragé, c'est la facilité avec laquelle ils pardonnent les offenses. Ne serait-ce pas manquer de cœur de ne pas me préoccuper de ce qu'ils deviennent, comment va leur santé et où ils demeurent ? Mais avant tout, c'est à toi que je pensais, Seigneur. Notre dernière expédition a tourné en désastre, et un fils de la Fortune peut-il se résigner à cette idée ? C'est pourquoi je t'ai préparé la victoire. La maison est isolée. Tu peux l'entourer d'esclaves, si bien qu'un rat même ne s'en échapperait pas. Ô Seigneur ! il dépend de toi seul que cette nuit même, cette magnanime fille de roi soit ici. Mais, si cela réussit, n'oublie pas que le pauvre et affamé fils de mon père y aura grandement contribué. »

Le sang afflua à la tête de Vinicius. La tentation s'empara de nouveau de tout son être. Oui, c'était un moyen et, cette fois, un moyen sûr. Lygie chez lui, qui donc la lui enlèverait ? Lygie devenue sa maîtresse, que pourrait-elle faire, sinon le demeurer toujours ? Périissent toutes les doctrines ! Que lui importeraient alors les chrétiens, avec leur miséricorde et leur morne croyance ? N'était-il pas grand temps de secouer tout cela ? N'était-il pas grand temps de se remettre à vivre comme tout le monde ? Quant au parti que prendrait ensuite Lygie, comment elle concilierait sa nouvelle situation avec sa doctrine, c'était là chose secondaire, sans réelle importance ! Avant tout, elle serait à lui, pas plus tard qu'aujourd'hui. Et puis, savoir si, avec toute sa doctrine, elle ne serait pas séduite au contact d'un monde nouveau, fait de luxe et de plaisir. Et cela pouvait se réaliser aujourd'hui même. Il suffisait de retenir Chilon et de donner des ordres, la nuit venue. Et il en résulterait un bonheur sans fin !

« Qu'a été ma vie ? songea Vinicius. Une souffrance, une passion inassouvie et une série de questions demeurées sans réponse. De la sorte, tout sera rompu, tout sera terminé ! » À vrai dire, il se souvint qu'il avait juré de ne plus porter la main sur elle. Mais sur quoi avait-il juré ? Pas sur les dieux, puisqu'il n'y croyait plus. Ni sur le Christ, puisqu'il n'y croyait pas encore.

D'ailleurs, si elle se jugeait offensée, il l'épouserait et lui donnerait ainsi satisfaction. Oui, il s'y sentait obligé, puisque c'était à elle qu'il devait la vie.

Il se rappela alors le jour où, avec Croton, il avait pénétré dans son asile ; il se rappela le poing d'Ursus levé sur sa tête et tout ce qui s'en était suivi. Il la vit penchée sur la couche où il était étendu, vêtue comme une esclave, belle comme une divinité bienfaisante et vénérée. Malgré lui, ses yeux se tournèrent vers le *larium*, vers cette petite croix qu'elle lui avait laissée en le quittant. La récompenserait-il donc de tout cela par un nouvel attentat ? La traînerait-il par les cheveux au cubicule, comme une esclave ? Et comment pourrait-il le faire, puisqu'il n'avait pas uniquement le désir de la posséder, mais qu'il l'aimait, et qu'il l'aimait justement telle qu'elle, comme elle était ? Et soudain, il sentit qu'il ne lui suffisait pas de l'avoir chez lui, telle qu'une esclave, et de la tenir dans ses bras ; son amour exigeait davantage : sa volonté à elle, son amour, son âme. Que bénie soit cette demeure, si elle y entrait de plein gré, et bénis cet instant, ce jour, bénie la vie ! Alors leur bonheur à tous deux serait vaste comme une mer sans limites et lumineux comme le soleil. Mais l'enlever de force, ce serait tuer à jamais ce bonheur, et, par là même, détruire et souiller tout ce qu'il y a dans la vie de plus précieux et de plus cher.

À présent, rien que d'y penser l'indignait. Il regarda Chilon qui, en l'examinant, avait glissé la main sous ses loques pour se gratter avec inquiétude. Il éprouva un indicible dégoût et l'envie le prit d'écraser son ancien complice comme on écrase un ver ou un serpent venimeux. Son parti était pris ; et comme il ne pouvait garder aucune mesure, il suivit l'impulsion de son impitoyable nature romaine : se tournant vers Chilon, il dit :

« Je ne ferai pas ce que tu me conseilles ; mais, pour ne pas te laisser partir sans avoir reçu la récompense méritée, je vais te faire donner trois cents coups de verges dans mon ergastule. »

Chilon était devenu blême. Le beau visage de Vinicius exprimait tant de froide cruauté que le Grec ne put se leurrer plus longtemps de l'espoir que la récompense promise n'était qu'une simple plaisanterie.

Il se jeta à genoux et, plié, se mit à geindre d'une voix entrecoupée :

« Comment, roi de Perse ! Pourquoi !... Pyramide de grâce ! Colosse de miséricorde ! pourquoi ?... Je suis vieux, affamé, misérable... Je t'ai servi... Est-ce ainsi que tu m'en récompenses ?

– Comme toi les chrétiens », répliqua Vinicius.

Et il appela son intendant.

Chilon rampa aux genoux de Vinicius, les saisit convulsivement et, le visage couvert d'une pâleur mortelle :

« Seigneur, Seigneur !... Je suis vieux ! cinquante, pas trois cents... Cinquante, c'est assez !... Cent, pas trois cents !... Pitié ! pitié ! »

Vinicius le repoussa et donna l'ordre. En un clin d'œil, deux robustes quades accoururent et saisirent Chilon par les quelques cheveux qui lui restaient, lui recouvrirent la tête de ses propres guenilles et le traînèrent dans l'ergastule.

« Au nom du Christ ! » gémit Chilon de la porte du corridor.

Vinicius resta seul. L'ordre qu'il venait de donner l'avait excité et ranimé. Il s'efforçait à présent de réunir et de coordonner ses idées éparses. Il se sentait grandement soulagé et la victoire remportée sur lui-même stimulait son courage. Il pensait avoir fait un grand pas pour se rapprocher de Lygie et qu'une récompense exceptionnelle l'attendait. De prime abord, il ne se rendit pas compte de son injustice envers Chilon, fouetté aujourd'hui pour le même motif qui lui valait naguère une récompense : il était encore trop Romain pour compatir à la souffrance d'autrui et pour se tourmenter l'esprit à propos d'un misérable Grec. Toute réflexion faite, il eût même jugé que c'était justice de châtier ce gredin. Mais il songeait à Lygie : « Non, je ne te rendrai pas le mal pour le bien, et plus tard, en apprenant comment j'ai traité celui qui m'excitait à porter la main sur toi, tu m'en seras reconnaissante. » Soudain, il se demanda si sa conduite à l'égard de Chilon serait approuvée par Lygie. La doctrine qu'elle professait ne commandait-elle pas le pardon ? Les chrétiens avaient pardonné au misérable, et ils avaient des motifs bien autrement sérieux de se venger de lui. Alors seulement ce cri : « Au nom du Christ ! » retentit dans son âme. Il se souvint qu'un cri semblable avait sauvé Chilon des mains du Lygien, et il résolut de réduire la peine.

Il allait, dans ce but, faire appeler son intendant, quand celui-ci se présenta de lui-même pour lui annoncer :

« Seigneur, le vieillard a perdu connaissance et peut-être est-il mort ? Faut-il continuer à le fouetter ?

– Qu'on le fasse revenir à lui et qu'on me l'amène. »

Le chef de l'atrium disparut derrière la portière ; mais il était sans doute difficile de ranimer le Grec, et Vinicius commençait à s'impatienter quand les esclaves introduisirent Chilon, et sur un signe, se retirèrent.

Chilon était blanc comme un linge et des filets de sang découlaient au long de ses jambes jusque sur la mosaïque de l'atrium. Mais il avait complètement repris ses sens et, tombant à genoux, il dit, les bras étendus :

« Merci, Seigneur ! tu es miséricordieux et grand.

– Chien, fit Vinicius, sache que je t'ai pardonné au nom de ce Christ à qui moi-même je dois la vie.

– Seigneur ! Je le servirai, Lui, et toi aussi.

– Tais-toi et écoute. Lève-toi ! Tu viendras avec moi pour me montrer la maison où demeure Lygie. »

Chilon se releva, mais à peine sur ses jambes il pâlit de nouveau et gémit d'une voix faible :

« Seigneur, j'ai réellement faim... J'irai, Seigneur, j'irai ! Mais je n'ai plus de forces... Fais-moi donner au moins les restes de l'écuelle de ton chien et j'irai !... »

Vinicius lui fit servir à manger et le gratifia d'une pièce d'or et d'un manteau. Mais Chilon, affaibli par les coups et la faim, ne put marcher, même après ce repas, et malgré sa crainte que Vinicius crût, non à de la faiblesse, mais à de la résistance, et donnât l'ordre de le châtier de nouveau :

« Si seulement du vin me réchauffait, gémissait-il en claquant des dents, je pourrais marcher aussitôt. J'irais même jusque dans la Grande Grèce. »

Ses forces peu à peu revenues, ils sortirent. La route était longue, Linus habitant, comme la plupart des chrétiens, au Transtévère, non loin de la demeure de Myriam. Enfin, Chilon désigna à Vinicius une petite maison isolée, entourée d'un mur tout tapissé de lierre.

« C'est là, Seigneur.

– Bien, répondit Vinicius ; à présent, va-t'en, mais écoute auparavant ceci : Oublie que tu m'as servi ; oublie où demeurent

Myriam, Pierre et Glaucos ; oublie de même cette maison et tous les chrétiens. Chaque mois, tu viendras trouver mon affranchi Demas, qui te comptera deux pièces d'or. Mais si tu continues à espionner les chrétiens, je te ferai fouetter à mort, ou bien je te livrerai au préfet de la Ville. »

Chilon s'inclina et dit :

« J'oublierai. »

Mais, dès que Vinicius eut disparu au tournant de la ruelle, il s'écria, le poing tendu vers lui :

« Par Até et par la Furie ! je n'oublierai pas ! »

Puis il perdit de nouveau connaissance.